

MC93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

LA SEPTIÈME

Tristan Garcia
Marie-Christine Soma



Texte d'après 7 de Tristan Garcia © Editions Gallimard
Adaptation, mise en scène et lumière Marie-Christine Soma

Avec Pierre-François Garel

A l'image Vladislav Galard, Pierre-François Garel, Gaël Raës
Mélodie Richard

Scénographie Mathieu Lorry-Dupuy

Costumes Sabine Siegwalt

Musique et son Sylvain Jacques

Images du film Marie Demaison et Alexis Kavyrchine

Vidéo Pierre Martin

Assistante à la mise en scène Sophie Lacombe

Assistante à la lumière Pauline Guyonnet

Production MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

Coproduction Théâtre National de Strasbourg

Avec le soutien de la DRAC Île-de-France - Ministère de la Culture

Création à la MC93 en novembre 2020

Tournée initialement prévue en 2020-2021 :

Théâtre du Nord ; Théâtre National de Bretagne ; Théâtre National
de Strasbourg ; MC2: Grenoble

Tournée en cours en 2022-2023 :

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis ; Maison de
la Culture d'Amiens ; Théâtre National de Strasbourg ; Théâtre
National de Bretagne

Disponible en tournée sur la saison 2022-2023

La Septième est une histoire d'immortalité et de recommencement : à sept ans un enfant dont nous ne connaissons jamais le nom se met à saigner. Cette forme de stigmatisme le désigne comme immortel. C'est un être humain ordinaire à qui incombe un devenir extraordinaire. A chaque nouvelle naissance, cet homme garde en mémoire tous les événements de ses vies précédentes et tente de trouver ou de donner un sens à ce miracle, à ce scandale. Marie-Christine Soma s'empare de la septième et dernière partie du roman 7 de Tristan Garcia, à la fois récit d'un amour fou, interrogation sur la contingence des chemins de vie, métaphore du mystère de l'acteur, et réflexion existentielle où le fantastique et la science-fiction se mêlent dans la langue claire et la pensée lucide de l'auteur.

Contact production :

Chloé Pataud

Directrice de production

01 41 60 72 77

06 82 96 61 08

c.pataud@mc93.com

NOTE D'INTENTION

Genèse

Il y a peu, je n'avais encore jamais lu les livres de Tristan Garcia, j'étais, comme on dit, passée à côté. Et puis récemment, plusieurs années après sa sortie, le hasard a mis 7 sur ma route. 7 est à la fois un ensemble de nouvelles et un roman qui se construit au fur à mesure de la lecture des différentes parties qui le composent. C'est un objet étrange, naïf et troublant, sensuel et théorique, où la fiction, avec une sincérité étonnante, une forme de jubilation aussi, tente d'arracher des bribes du réel et de les tenir devant nous. On y sent la présence discrète, vigilante et malicieuse de l'auteur, quelqu'un qui pense et tente envers et contre tout, malgré son intelligence, de garder un regard simple, à la fois joyeux et mélancolique vis à vis du monde qu'il habite.

Joyeux et mélancolique, ce sont les mots qui me restent, l'univers de Tristan Garcia - philosophe et romancier - danse entre ces deux pôles.

Il ne s'agira pas ici de se lancer dans l'adaptation de la totalité de 7, ni d'embrasser tout le dispositif littéraire mis en œuvre par Tristan Garcia, mais de tracer un chemin dans la septième et dernière partie, de la faire tourner entre nos doigts comme une pierre précieuse et d'en voir scintiller toutes les facettes.

La Septième est une histoire d'immortalité et de recommencement : à sept ans un enfant dont nous ne connaissons jamais le nom se met à saigner. Cette forme de stigmatisme le désigne comme immortel. C'est un être humain ordinaire à qui incombe un devenir extraordinaire. À chaque nouvelle naissance, ce personnage garde en mémoire tous les événements de ses vies précédentes.

Chaque existence a ses constantes : les protagonistes et le déroulé global du contexte ; et ses différences : le parcours et les choix du narrateur, et l'éventuelle influence de ses actes sur le contexte politique qui l'entoure.

À chaque fois, avec la conscience et la mémoire d'un adulte, il doit retraverser toutes les étapes de la vie, l'enfance, l'adolescence, la maturité... À chaque fois se pose la question du sens à donner à l'existence en cours. Chaque existence est une forme d'hypothèse. Chaque étape un défi pour l'imagination.

La Septième est aussi l'histoire d'un amour fou, celui d'un immortel pour une mortelle, deux âmes sœurs qui cherchent l'une dans la lucidité, l'autre dans l'inconscience, comment « faire couple », comment être ensemble, comment se connaître vraiment, comment durer.

Le fantastique et la science-fiction sont des univers qui me sont assez étrangers, et pourtant, c'est bien là que Tristan Garcia m'entraîne.

Sous le couvert d'une langue très simple, et à partir d'une observation fine et lucide de la réalité, Tristan Garcia s'aventure sur ce terrain que beaucoup d'écrivains, Georges Orwell, Aldous Huxley, Orson Wells, Eugène Zamiatine, Ray Bradbury, Isaac Asimov, ont arpenté avant lui : comment parler du présent en se projetant dans une autre temporalité, comment enfreindre les règles de la physique, de la vraisemblance, de la logique pour observer d'un autre point de vue ce qui nous arrive, à nous humains du début du 21^{ème} siècle ?

Comment faire un détour ?

Et, pour moi, précisément, comment considérer ce que ma génération a traversé, non seulement du point de vue subjectif, à l'aune d'une existence individuelle, mais avant tout d'un

point de vue historique ? Comment et pourquoi sommes-nous arrivés là... À l'aveuglette, hypnotisés, fascinés par un présent en apparence toujours plus désirable, enivrés par toujours plus de liberté, absorbés par le fait de vivre totalement, intensément nos individualités ? Quelle bifurcation ai-je manqué, quel virage n'ai-je pas vu venir, et qu'est-ce qui porte à conséquence de l'accumulation de nos gestes quotidiens ? ... Comment avons-nous pu renoncer au politique, au « Nous », comment avons-nous pu croire à la fin de l'Histoire, car, sans caricaturer, et avec tout de même une conscience toujours active, nous y avons cru.

Comment voir ce que nous ne voyons pas lorsque nous sommes immergés dans l'existence ? Ce que nous avons laissé faire, ce qu'on nous a fait... ce que nous avons choisi, ce que nous avons laissé d'autres choisir pour nous, par indifférence, désir de conformisme... J'ai souvent l'impression qu'une très fine pellicule sépare notre quotidien sous haute sécurité de la catastrophe, il suffit d'un rien pour sentir cette frontière entre notre monde ordonné et le chaos vaciller. Pour notre génération, éduquée dans la proximité de la guerre de 39-45, avec pour impératif « Plus jamais ça », il est difficile de vivre avec cette sensation, d'en parler même... Elle contredit toutes les certitudes sur lesquelles nous nous sommes construits. On la refoule, pour continuer à avancer, car à la différence du héros de *La Septième*, nous n'avons qu'une vie.

Au centre de 7, il y a donc un homme qui ne peut pas mourir, qui, tout en se souvenant de tout, tel un Sisyphe poussant un rocher de plus en plus lourd, recommence inlassablement la même existence, et tente à chaque fois de trouver ou de donner un sens à ce miracle, à ce scandale.

Il y a l'oscillation du réel autour et à cause de cet homme.

Les années pourraient être les nôtres, entre 1970 et, disons, 2025. Nous sommes dans le 19ème arrondissement de Paris, au parc de la Villette, à La Courneuve, à Aubervilliers, mais aussi sur les routes de campagne, dans l'est de la France, en Picardie, ou encore dans la ville fictive de Mornay. Tout est familier. Grande ville, périphéries, campagnes... La Crise est partout, des territoires sont à l'abandon, des populations sont ignorées, bafouées...

Tout ce qui semblait solide il y a peu est devenu instable, friable, fragmenté.

Si nous pouvions avoir plusieurs vies, qu'en ferions-nous ? Que réparerions-nous ? Essaierions-nous d'amender le monde, de le rendre meilleur, d'agir ? Profiterions-nous égoïstement de notre savoir accumulé ? Aurions-nous un autre destin que lors du premier brouillon, et ce destin s'inscrirait-il dans un devenir commun ? Qu'est-ce qu'une vie réussie ou ratée ?

Avec le recul, la connaissance, l'expérience, la lucidité, ferions-nous mieux ?

Le héros de *La Septième*, le narrateur, n'a pas de nom, nous savons tout de ses vies, mais pas son nom. Tel un Orphée descendant chez les Morts, il retrace la vie pour sauver son Eurydice, qui a pour nom Hardy.

Paradoxalement, mon intérêt pour ce texte est lié fondamentalement à un acteur, Pierre-François Garel ; c'est pour lui, ou grâce à lui, que cette idée a commencé à naître dans mon esprit. Notre collaboration sur *La Pomme dans le noir* (créé en septembre 2017 à la MC93) fut si jouissive : sa capacité à se glisser dans l'univers de l'autre, à consentir, à se fondre dans des identités

fluctuantes, sans volontarisme, qu'une fois ce spectacle terminé, je n'ai lu, je crois, que pour trouver un autre univers où poursuivre la rencontre, approfondir le travail. Pierre-François a une sorte de plasticité exceptionnelle, il peut laisser venir à lui de multiples visages.

Dans les sept vies que traverse le personnage de *La Septième*, se dessine aussi une sorte de métaphore du mystère de l'acteur. Tenter d'être autre chose que ce que l'on est, toucher du doigt et de l'âme les profondeurs auxquelles la raison nous fait échapper, oser ce qui nous semble inatteignable dans notre propre existence sont les défis de l'acteur, auxquels il est en quelque sorte condamné. Quel est son véritable « moi », lorsqu'il a endossé tant de rôles et d'existences ? Quelles sont les vies auxquelles il échappe en prenant les mots d'un autre ?

Nietzsche espérait que les hommes soient capables de vouloir que leur vie se répète indéfiniment à l'identique car c'était au fond la seule preuve que l'homme pouvait fournir de son amour de la vie. Mais un homme est-il capable de vouloir cela ?

L'Invention de Morel

Avec *La Septième*, je souhaite poursuivre l'entrelacement du théâtre et du cinéma qui est l'une des caractéristiques de mon travail. Peut-être encore plus avec ce texte-là.

Le Narrateur est seul maître du texte, mais la récurrence des événements de ses diverses existences appelle d'autres présences : Fran l'infirmier initiateur, et Hardy, la femme qu'il aime, et d'autres lieux que le plateau : l'hôpital du Val de Grâce, le parc de la Villette, la forêt de châtaigniers, la place de la République, Saint Erme, Mornay, le torrent et le petit pont romain... Ces lieux sont des repères intangibles de vie en vie, nous les connaissons ou nous les imaginons, leur impact poétique compte beaucoup dans l'écriture, et ils constituent pour nous une sorte de fil d'Ariane, des indices que nous avons plaisir à retrouver. Tristan Garcia est d'ailleurs un grand amateur de séries !

En rêvant sur *La Septième*, j'ai repensé à un autre livre, qui m'a longtemps accompagnée (et sans doute influencée aussi bien ma pratique de la lumière que celle de la mise en scène). *L'Invention de Morel* de Adolfo Bioy Casarès, où un fugitif arrivé sur une île inconnue, aperçoit tous les soirs des êtres qui semblent rejouer les mêmes scènes, découvre que ces présences ne sont pas réelles, sont des images enregistrées, et décide, parce qu'il est tombé amoureux d'une femme apparaissant parmi ces fantômes, de s'inscrire lui-même dans ces images générées par une machine, créée par un certain Morel dans le but de faire durer éternellement un moment heureux du passé.

À bien des titres, ce roman édité en 1940 a été précurseur de nos pratiques d'aujourd'hui : l'invention d'un dispositif qui par l'enregistrement, fonctionne comme un monde autonome, avec le caractère hypnotique d'un circuit fermé, et par la projection, comme la magie renouvelée d'hallucinations récurrentes. Nous connaissons intimement, dans nos corps et nos cerveaux, la tentation de nous absenter du monde réel dans la virtualité, grâce à l'interaction avec l'image, la mise en contact de mondes parallèles, et l'« auto-théâtre » auquel nous pouvons nous livrer sur les différents fils des réseaux sociaux : la réalité augmentée est à portée de main, et le désir d'éternité s'empare de nous tous, à travers avatars, doubles numériques, derrière lesquels la conscience peut se dérober.

Le dispositif scénique au cœur duquel l'acteur/narrateur de *La Septième* sera plongé, trouvera sa source dans les pistes imaginaires tracées par *L'Invention de Morel*. Que l'éternité ou l'immortalité soit vécue comme un miracle, un idéal, ou bien comme un cauchemar et comme un fardeau, il me semble que le dialogue entre ces deux œuvres est pertinent, fécond : le plaisir de voir ressurgir les figures des êtres aimés, la présence simultanée de l'enfance et de la vieillesse, l'expérience de la naissance et de la mort, le manège de tout ce qui se rejoue, les événements historiques, les manifestations, les anecdotes, toute cette mémoire accumulée (je pense à cet instant à Chris Marker et au premier DVD interactif *Memory*, mais aussi à *La Jetée*) invite à une mise en œuvre visuelle, un monde d'images autour du héros, monde d'images qu'il appelle, et auquel il est aliéné.

Dans *L'Invention de Morel*, au final le narrateur choisit entre la vie et son image, entre la conscience et la présence, entre l'éternité et le passager. Dans *La Septième*, Tristan Garcia, en philosophe, nous propose des pistes, des hypothèses, sur notre capacité à nous projeter dans des existences totalement différentes, et à en apprendre quelque chose ; il a aussi une immense confiance dans la fiction comme terrain d'émancipation et de connaissance.

À chaque fois que le narrateur naît, il lance un nouveau coup de dés de la pensée et offre une chance à l'infini du peut-être... À la contingence.

Dans chacune des sept vies, au hasard, un pari est joué, une hypothèse transcendantale est mise à l'épreuve et chaque faillite du cycle ne sanctionne que la beauté de la condition humaine affectée du « mode d'être du peut-être » du néant qui est aussi la condition de sa suprême dignité.

Marie-Christine Soma

INSPIRATIONS

Entretien avec Tristan Garcia, propos recueillis par Cédric Chauvin et Arnaud Despax pour *La Revue critique* de fiction française contemporaine (2012)

La fonction de consolation de la littérature demeure à mes yeux essentielle. (...) Les textes que j'aime me réjouissent, me font rire, m'enthousiasment, ils me font pleurer également, me glacent ou me désolent, mais ultimement, ils ne sont rien s'ils ne me consolent pas de quelque chose. Cela signifie d'abord que l'écriture consiste pour moi à essayer de parvenir au bout de mon intelligence - et j'espère de celle du lecteur ! - pour y trouver autre chose que de l'intelligence : un sentiment physique, archaïque, de consolation qui répète sans cesse le geste de l'homme qui en prend un autre dans ses bras, et se tait, du père ou de la mère qui rassure l'enfant, de l'amoureux qui apaise celui ou celle qu'il aime, de l'ami qui écoute ou prend par l'épaule. C'est, à la fin, ce geste que je recherche en littérature, par une traversée d'idées et d'images.

Mes livres sont toujours des dispositifs tragiques non par goût adolescent ou romantique de la contradiction, du déchiement de la "Belle âme", mais pour autoriser la consolation : on ne console que de ce que l'intelligence ne parvient pas à comprendre ni à résoudre. Il faut donc une blessure ouverte, quelque chose d'insoluble, dont le conflit entre le possible et le réel est pour moi le modèle, pour que le langage puisse dire comment la pensée se tait ; je voudrais atteindre ce point où la pensée s'est éteinte dans la langue, et où il ne reste plus dans les mots que leur fonction physique, de communiquer à un autre qu'on est comme lui, qu'on sent ce qu'il sent, qu'on est finis l'un et l'autre, mais qu'on peut se prendre dans les bras. C'est ainsi que finissent tous mes livres, par une consolation réelle ou imaginaire, que je voudrais physique et qui reste sans doute encore trop intellectuelle.

Bande enregistrée de la conférence de Jacques Lacan donnée à la grande rotonde de l'université de Louvain (1972)

La mort... est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir, bien sûr. Ça vous soutient ! Si vous n'y croyez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? Si on n'était pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira... Est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ? Néanmoins, ce n'est qu'un acte de foi. Le comble du comble, c'est que vous n'en êtes pas sûr ! Pourquoi il n'y en aurait pas un ou une qui vivrait jusqu'à cent cinquante ans ? Mais enfin, c'est là que la foi reprend sa force.

Alors au milieu de ça, vous savez que ce que je vous dis là, c'est parce que... et bien, c'est que j'ai vu ça hein. Il y a une de mes patientes, il y a très longtemps... Elle a rêvé un jour, comme ça, que « l'existence rejaillirait toujours d'elle-même » ! Le rêve pascalien d'une infinité de vies se succédant à elles-mêmes sans fin possible. Elle s'est réveillée presque folle ! Elle m'a raconté ça, bien sûr que je ne trouvais pas ça drôle. Seulement, voilà, la vie, ça c'est solide. C'est sur quoi nous vivons justement. Dans la vie, dès qu'on commence à en parler comme telle, la vie bien sûr, nous vivons, c'est pas douteux, on s'en aperçoit même à chaque instant ; souvent il s'agit de la penser, prendre la vie comme concept.

Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir* - Fragment 341 (1882)

Et si un jour ou une nuit, un démon se glissait furtivement dans ta plus solitaire solitude et te disait : "Cette vie, telle que tu la vis et l'a vécue, il te faudra la vivre encore une fois et encore d'innombrables fois ; et elle ne comportera rien de nouveau, au contraire, chaque

..... douleur et chaque plaisir et chaque pensée et soupir et tout ce qu'il y a dans ta vie d'indiciblement petit et grand doit pour toi revenir, et tout suivant la même succession et le même enchaînement - et également cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et également cet instant et moi-même. Un éternel sablier de l'existence est sans cesse renversé, et toi avec lui, poussière des poussières !"
..... - Ne te jetterais-tu pas sur le sol, grinçant des dents et maudissant le démon qui te parlerait de la sorte ? Ou bien, te serait-il arrivé de vivre un instant formidable où tu aurais pu lui répondre : "Tu es un dieu, et jamais je n'entendis choses plus divines !" Si cette pensée exerçait sur toi son empire, elle te transformerait, faisant de toi, tel que tu es, un autre, te broyant peut-être : la question posée à propos de tout, et de chaque chose : "Voudrais-tu de ceci encore une fois et d'innombrables fois ?" pèserait comme le poids le plus lourd de ton action ! Ou combien ne te faudrait-il pas témoigner de bienveillance envers toi-même et la vie, pour ne désirer plus rien que cette éternelle confirmation, cette dernière, éternelle, sanction ?

..... Entretien avec Yannick Haenel, propos recueillis par Jörg Bernardy, *La littérature comme extase* (2008)

..... Il y a cette expression un peu cliché, un peu ridicule : "s'ouvrir au monde". Eh bien, en écrivant *Cercle*, j'ai voulu faire la peau à cette expression. "S'ouvrir au monde" implique de savoir en recueillir la part bénéfique, d'être disponible à sa faveur, à ce qui est propice dans l'existence. Dans *Cercle*, il y a de ça : c'est l'histoire d'un type qui se met à prendre au sérieux sa jouissance, qui donne la parole à ses sensations, qui devient réceptif à toutes les rencontres : aussi bien les femmes et les hommes qu'il croise, que la simple lueur d'une rue de Paris, une fougère le long d'un fleuve, une serrure, une boîte à musique.

..... Mais "s'ouvrir au monde", c'est aussi endurer le contraire du plaisir. Le narrateur du livre - Jean Deichel - est en état de sensibilité extrême. Il s'est désabrité, si bien qu'il perçoit la violence sans aucun filtre. Dans chaque attitude, il devine la pulsion de mort ; sous chaque geste, il voit le sang. Cette violence l'asphyxie, mais elle lui prodigue une forme de connaissance. S'ouvrir au monde, c'est en ressentir l'abjection essentielle ; c'est être exposé à ce qu'il y a de profondément invivable dans les conditions actuelles. Impossible d'être libre si l'on n'a pas une conscience de l'enfer.

EXTRAITS DU TEXTE

Extrait 1

Je ne saigne pas du nez.

Pourtant, je viens de fêter ma septième année. Allongé sur le lit de ma chambre d'enfant, j'attends depuis déjà deux jours l'événement, qui ne vient pas. Le soir va bientôt tomber sur la campagne. Dans quelques minutes, ma mère m'appellera pour dîner.

J'ouvre le hublot du grenier, j'enjambe le châssis de la lucarne, je glisse le long du toit et tombe au pied de l'arbre crochu du jardin. Il fait doux, frais, c'est le printemps. Le chien noir, toujours le même bâtard, aboie après moi, je le caresse, lui fait signe de se taire. La vague ligne bleue de l'horizon court en dents de scie sur les crêtes, et je frissonne.

Il faut que je trouve un moyen de me rendre à Paris.

Après le pont, j'emprunte le sentier qui conduit au village. Quitte à voler une bagnole, je choisis la Dodge du docteur. Depuis le temps que je conduis, les gestes me reviennent, je m'assois à l'extrémité du siège, et je fixe avec de la ficelle deux boîtes à chaussures sous mes semelles pour atteindre les pédales. Sur le siège du passager, un paquet de cigarettes américaines : je m'allume une clope. Quel soulagement ! La fenêtre ouverte, je roule vite. Mes yeux dépassent à peine du volant, mais je connais la route. La nuit est tombée sur l'est du territoire français.

Au petit matin, je fais le pied de grue devant ce bâtiment qu'on appelle la « vertèbre » de l'hôpital du Val-de-Grâce, un anorak trop large sur le dos. Quand le groupe d'internes profite de sa pause dans le hall d'entrée, je le retrouve, à l'écart des autres.

- Salut, vieux

- Pardon?

Il est surpris. Evidemment qu'il ne me reconnaît pas : il ne me connaît pas.

- Je suis celui qui saigne. C'est moi que tu attends depuis des années.

Extrait 2

Depuis des mois, je voyais dans quelle impasse politique nous étions en train de nous engager, les autres dans l'exaltation du moment n'en avaient pas la moindre idée : tout était en train de se rejouer, nous n'avions aucune influence sur le cours réel des choses. Il me semblait que le seul moyen consistait à se poster à l'avant-garde du seul événement d'envergure dont j'avais le souvenir exact : la manifestation de janvier, et de me sacrifier.

Soit ça réussissait, j'entraînais la foule derrière moi, on passait le barrage de la République, les gardes mobiles étaient débordés, et le cours de l'Histoire changerait nécessairement, soit ça ne marchait pas, je décédais, et je reprenais la partie depuis le début.

Au jour dit, les flocons commençaient à tomber, lents, épais, et à blanchir le sol de la place. La tension était palpable, les slogans n'étaient plus lancés par les organisations syndicales, mais allaient et venaient, scandés et détournés par de petits groupes détachés ; nous nous trouvions en première ligne parmi ceux qui mouraient d'envie d'en découdre.

Enfin, les tirs ont crépité, la foule a grondé, des cris de panique ont éclaté, beaucoup ont couru à l'abri sous les porches des immeubles. C'était le signal; j'étais prêt à fendre le premier rang, à charger, à montrer la voie aux manifestants et à tomber sous les balles s'il le fallait.

J'imagine que, d'Achille à Roland, de Bayard aux soldats russes de Stalingrad, la plupart des grands héros se sont crus dans leur troisième vie, comme moi - ils avaient déjà fait l'expérience

inconsciente de ressusciter, et ils étaient prêts à mourir pour une idée parce qu'ils étaient convaincus de renaître juste après. Les hommes sentent de loin ceux qui n'ont pas peur de mettre leur vie en jeu, et ils les suivent.

Alors que tous les mortels autour de moi reculaient sous la menace du feu, devant les forces de l'ordre débordées, j'ai repris mon souffle, j'ai poussé du coude les gars du Black Bloc à cran, encagoulés, décidés à détruire des biens symboliques de cette civilisation à l'agonie, mais qui hésitaient soudain devant l'armement lourd des CRS eux-mêmes en panique, je me suis élancé...

Une main m'a rattrapé par le col, j'ai perdu l'équilibre, et je me suis effondré derrière un amoncellement de sacs-poubelle; les tirs ont fusé et ont crevé le tas d'ordures. J'avais raté l'occasion. Quand j'ai tourné la tête pour regarder celui qui m'avait retenu, je l'ai vue dénouer son écharpe...

- Salut, je m'appelle Hardy. On fera les présentations en règle plus tard.

Sur le bout du nez, elle avait une tache de sang, de la cendre, et un peu de neige.

Extrait 3

Voilà, je n'ai presque rien à ajouter.

J'essaie de m'habituer à la mort. Les fois précédentes, je n'avais jamais eu peur. Aujourd'hui ce n'est plus le cas. Je ne parviens pas à me représenter la mort et le néant, comme le font tous les hommes normaux et mortels tels que vous êtes (en tout cas, je le suppose). C'est tout nouveau pour moi. Il faut me comprendre. Apprendre à mourir, je veux bien. Mais... On ne meurt qu'une fois, le temps de retenir la leçon, on n'est déjà plus rien. Il paraît que l'art, la religion, la philosophie servent de réconfort à tous les hommes, mais on parle de ceux qui n'ont jamais été éternels ; moi, je l'ai été. J'ai été Dieu. Lorsque mon cœur, mon cerveau s'arrêteront, sept mondes termineront avec moi. Qu'est-ce qu'il en restera ? Rien.

Parfois toutes les Hardy n'en font qu'une et tous les Fran n'en sont plus qu'un. Le monde vivant, le monde vibrant de couleurs, d'odeurs et d'idées... J'essaie de le fixer, ça s'estompe. A vrai dire, tout jaunit dans mon esprit, comme les feuilles de l'automne.

Après une longue jeunesse ingrate, indocile et rancunière, l'éternité m'est passée, telle une lubie, et j'ai accepté ma condition. J'ai pris l'habitude d'être mortel, j'ai recommencé à vivre. Je ne suis pas malheureux; j'ai roulé ma bosse sur pas mal de chantiers, à travers la France, je suis devenu un « bon gars ». Je suis vif et rêveur. Je paie un loyer modeste dans un petit appartement de la banlieue nord de Paris qui donne sur la voie ferrée. Comme syndicaliste, j'ai mené avec succès le combat contre le rachat de la boîte à laquelle j'appartenais par un magnat du bâtiment étranger. Il faut dire que j'ai fait la guerre, je suis plutôt un bon stratège. Je suis malin, bricoleur : le gros de mon intelligence, avec le temps, est tombé au bout de mes doigts, et j'ai, dit-on, de l'or dans les mains. Les filles me trouvent du chien, j'ai la réputation d'être charmeur et bon amant. J'ai eu des aventures avec des beautés que j'aimais sincèrement. Mais aucune n'est restée, même si certaines l'ont proposé. Peut-être mon cœur a-t-il été rassasié : il n'a plus besoin d'appartenir ni de posséder.

J'ai appris à jouer de la guitare. C'était une façon comme une autre de penser à Hardy, et de la sentir encore un peu au bout de mes doigts, même si je n'en joue pas très bien.

La vie a continué ainsi quelques années, jusqu'à aujourd'hui.



© Christophe Raynaud de Lage



© Christophe Raynaud de Lage



© Christophe Raynaud de Lage



© Christophe Raynaud de Lage



© Christophe Raynaud de Lage

C'est votre deuxième collaboration avec le comédien Pierre-François Garel ?

Oui, nous nous sommes rencontrés à l'occasion de mon dernier spectacle, créé à la MC93 en 2017, *La Pomme dans le noir*, tiré du *Bâtisseur de ruines* de Clarice Lispector. Ça a été un coup de foudre professionnel et nous avons envie de retravailler ensemble. La découverte de *7* de Tristan Garcia a été l'étincelle. Je n'avais jamais lu l'œuvre de cet écrivain, je savais que *7* avait eu le prix du livre Inter et que Tristan Garcia était par ailleurs un philosophe intéressant. *7* est un roman constitué de sept histoires indépendantes, toutes mélangeant fantastique et réalisme, six assez courtes et une septième beaucoup plus longue, qui est la clé de l'ensemble du livre. C'est elle que j'ai adaptée : l'histoire d'un homme banal à qui est donnée l'immortalité : il vit, meurt et renaît immédiatement et cela sept fois. Et j'ai vu immédiatement Pierre-François Garel dedans. Indirectement, ce texte m'a aussi parlé du théâtre : l'acteur porte toujours en lui les différents rôles qu'il a traversés, d'autres existences dans lesquelles il s'est projeté.

Par ailleurs, la troisième vie du héros se déroule pendant une guerre civile en France et il se trouve que je lisais cela au moment où démarrait le mouvement des gilets jaunes. Paru en 2015, le livre faisait écho à ce qu'on était en train de vivre et aux questions que je me posais sur cette lutte : était-ce une révolution ? Pouvais-je y adhérer ? Cela ravivait un questionnement de longue date, hérité de la guerre de 1939-45, que je n'ai pas connue : qu'est-ce qu'on ferait si ça nous arrivait ? De quoi serais-je capable ? Tout cela m'a donné envie de monter le texte.

Comment la philosophie de Tristan Garcia nourrit-elle son récit ?

Tristan Garcia fait partie d'un courant de philosophie qui s'appelle le réalisme spéculatif. Sa recherche consiste à essayer de regarder chaque chose d'un œil égal, sans hiérarchiser, sans prendre parti, sans juger a priori; il choisit une hypothèse et la pousse jusqu'au bout pour voir ce qu'elle produit en terme de sens. *La Septième* met à l'épreuve sept façons d'exister, sous une forme fictionnelle ludique et profonde. C'est stimulant philosophiquement, dans une époque qui est dans le jugement permanent et la prise de parole sur tout et n'importe quoi.

Par ailleurs, à chaque renaissance, le narrateur garde la mémoire de ses vies précédentes. Or, la question de la mémoire, à cette étape de ma vie, me semble centrale. Nous sommes dans un moment de l'Histoire où nous acceptons sans plus y penser de déposer notre mémoire dans des machines, des espaces virtuels, de leur en confier la sauvegarde, alors que jusque-là cette mémoire était à l'intérieur de nous, et parfois dans les récits, les livres. La mémoire personnelle, sans cesse reconstituée, amendée, enrichie, ne semble plus tellement nécessaire. Ce texte permet d'aborder ces questions. L'histoire de cet homme qui conserve en lui les souvenirs de sept existences, ce qui lui confère une immense solitude, peut être regardée comme une parabole de la difficulté qu'il y a à porter toutes les strates de nos vies, mais aussi la mémoire de nos ancêtres et de la grande Histoire.

Est-ce que le narrateur apprend quelque chose de ses vies successives ?

Pas exactement. Dans chacune de ses vies, il affronte des épreuves et découvre des possibles mais il ne va pas forcément devenir un homme meilleur de vie en vie. Ce n'est pas un super héros, ni un génie, mais quelqu'un qui tombe, se relève, fait des pas de côté, quelqu'un qui se trompe de manière perpétuelle. C'est à rebrousse-poil de tout romantisme, de tout idéalisme. Dans la *Vie intense*, Tristan Garcia explique que la vie moderne assigne l'individu à une

exigence de perpétuelle intensité : pour se sentir exister, il faut vivre des choses intenses, ce que le monde capitaliste alimente sans cesse. Or , une quête douloureuse et sans fin. La vie ordinaire au contraire n'oblige pas à être dans ce toujours plus. L'ordinaire est une notion philosophique importante chez Tristan Garcia. Ce n'est pas du pessimisme, mais plutôt une vision mélancolique de notre condition humaine.

Enfin, on peut aussi regarder ces sept vies comme une seule vie, avec des étapes, une série de morts et de renaissances. Une vie n'est jamais d'un seul jet : on peut changer, explorer de nouveaux territoires personnels ou professionnels au-delà de 20 ou 30 ans ! Cela donne de la vitalité et de l'énergie de penser comme ça. Rien n'est jamais totalement joué!

Avec quels outils scéniques allez-vous raconter cette histoire ?

Je travaille toujours avec des images, en cherchant pour chaque texte un juste dialogue avec elles. Ici l'image est liée à cette question de la mémoire. Le narrateur est seul sur le plateau. Les deux autres personnages, Fran, le médecin initiateur du petit garçon à l'immortalité et Hardy, la femme qu'il aime, vie après vie, sont présents à l'image. Je voulais traiter ces scènes de rencontres, récurrentes en utilisant la force que peut avoir le cinéma : faire apparaître les visages et les êtres, transcendés, notamment par le gros plan. Pour ce faire, je collabore pour la première fois avec le chef opérateur Alexis Kavyrchine. On le sait, le cinéma fait revivre les fantômes avec parfois plus de force et de présence que les êtres vivants à nos côtés. Mélodie Richard, Vladislav Galard et Gaël Raës qui jouera le narrateur enfant ont les visages dont on peut rêver pour ces personnages, des visages-paysages. Désirés, redoutés, aimés, détestés, ils viennent hanter le narrateur.

Après Virginia Woolf et Clarice Lispector, que vous apporte la fréquentation de l'œuvre d'un jeune auteur contemporain ?

Outre tous les thèmes évoqués, *La Septième* relève de la science-fiction. Je découvre tardivement ce genre qui produit en ce moment des choses incroyables. La pensée politique passe peut-être aujourd'hui par des auteurs qui osent des hypothèses sur le futur, stimulantes ou salvatrices, et qui nous donnent du courage. N'est-ce pas de cela dont nous avons le plus besoin ?

De plus, pour Tristan Garcia, la littérature est un espace de consolation. Et je pense comme lui. La fiction est consolante, elle nous aide à penser notre condition d'être humain mortel, à supporter notre finitude, à vivre plusieurs vies. Toute l'œuvre littéraire de Tristan Garcia est traversée par une sorte de savoir ancestral, intergénérationnel, et aussi une certaine légèreté qui fait du bien. C'est une écriture très accessible, à la fois mélancolique et joyeuse, qui cherche «à être à la hauteur de la diversité enivrante du monde» (Tristan Garcia - *Kaleïdoscope 1*). Tristan Garcia, en plus de sa compétence philosophique, a une culture large, savante et populaire. Il aime, et connaît parfaitement les séries, la bande-dessinée, la musique. Son univers n'est pas proche de moi comme pouvaient l'être les œuvres de Virginia Woolf ou de Clarice Lispector, mais cependant à la lecture de chacun de ses romans j'ai ressenti un puissant sentiment de fraternité, et de gratitude. Et cette altérité est un coup de fouet nécessaire pour la pensée et pour l'imagination, qui, je l'espère, ouvrira mon travail vers d'autres horizons et d'autres spectateurs.

Propos recueillis par Olivia Burton
Avril 2020

BIOGRAPHIES

Tristan Garcia **Auteur**

Formé à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et l'Université Paris-Sorbonne, Tristan Garcia est un écrivain et philosophe français. Son écriture se caractérise par une exploration de toutes les possibilités du romanesque, passant de la science-fiction au roman expérimental, du récit d'initiation politique à la fiction fragmentée. Il développe, en parallèle, une pensée philosophique en prise avec les dérives, désenchantements et obsessions du monde actuel.

Son premier roman, *La meilleure part des hommes*, est publié en 2008 chez Gallimard. Le roman remporte le Prix de Flore à l'unanimité dès le premier tour. Il est adapté au théâtre par Pauline Bureau en 2012.

En 2010 paraît *Mémoires de la jungle*, son deuxième roman. Il reçoit pour ce livre le Prix de la Biennale du livre d'histoire à Pontivy (Morbihan). La même année, le recueil de nouvelles *En l'absence de classement final* obtient le Grand Prix de Littérature Sportive.

Il publie, en octobre 2011, un essai de métaphysique aux Presses Universitaires de France : *Forme et objet. Un Traité des choses*.

En 2013, il est désigné Écrivain de l'année par le magazine «GQ» pour *Faber : Le Destructeur*, sélectionné aux prix Décembre, Médicis et Femina.

Son livre 7, publié en 2015, lui vaut le Prix du Livre Inter en 2016. Son roman *Âmes*, publié en 2019, premier tome d'une *Histoire de la souffrance*, fait événement lors la rentrée littéraire.

Depuis avril 2012, Tristan Garcia codirige avec Jean-Baptiste Jeangène Vilmer une collection sur les séries télévisées aux Presses universitaires de France.

Il est également maître de conférences à la faculté de philosophie de l'Université Jean-Moulin-Lyon-III.

Marie-Christine Soma **Metteuse en scène, créatrice lumière**

Après des études de philosophie et de lettres classiques, elle se tourne en premier lieu vers le métier de la lumière notamment grâce à sa rencontre avec Henri Alekan qu'elle assiste sur *Question de géographie* de John Berger, puis avec Dominique Bruguière dont elle est l'assistante sur *Le Temps et la chambre* de Botho Strauss mis en scène par Patrice Chéreau.

Au fil des années, tout en se passionnant pour les textes, elle crée des lumières pour Marie Vayssière, François Rancillac, Alain Milianti, Jean-Paul Delore, Michel Cerda, Éric Vigner, Arthur Nauzyciel, Catherine Diverrès, Marie-Louise Bischofberger, Jean-Claude Gallotta, Jacques Vincey, Frédéric Fisbach, Niels Arestrup, Éléonore Weber, Alain Ollivier, Laurent Gutmann, Daniel Larrieu, Alain Béhar, Jérôme Deschamps etc.

Parmi ses dernières collaborations, elle travaille pour Denis Marleau et Stéphanie Jasmin sur leur mise en scène d'*Innocence* de Déa Loher à la Comédie Française, ainsi que pour Jonathan Châtel sur sa mise en scène d'*Andreas* d'après Strindberg, présenté au Festival d'Avignon, ou encore pour Benjamin Porée sur sa mise en scène de *Trilogie du Revoir* de Botho Strauss également présenté au Festival d'Avignon.

Elle collabore régulièrement avec le metteur en scène allemand Thomas Ostermeier. Elle crée les lumières de la pièce d'Ibsen *Les Revenants* mise en scène au Théâtre Vidy-Lausanne en 2013. Elle le retrouve en 2015 à Berlin pour la création de *Bella Figura* de Yasmina Reza, en 2016 pour la création de *La Mouette*, puis en 2018 pour la création de *La Nuit des Rois* à la Comédie Française.

En parallèle à son activité d'éclairagiste, elle est également metteuse en scène. En 1993, elle met en scène *I don't want to die, bad trip* d'après le journal de Danielle Collobert.

En 2001 débute la collaboration artistique avec Daniel Jeanneteau ; ils fondent ensemble la compagnie La Part du Vent, compagnie associée au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis sous la direction d'Alain Ollivier. Leur premier spectacle, *Iphigénie* de Racine est créé au CDDB à Lorient puis au Théâtre National de Strasbourg. Suivent *La Sonate des spectres* de Strindberg en 2003, *Anéantis* de Sarah Kane en 2005, *Adam et Eve* de Boulgakov en 2007.

En 2008, ils signent ensemble la mise en scène de *L'Affaire de la rue de Lourcine* de Labiche avec le Groupe 37 de l'École du TNS, puis *Feux* d'August Stramm au Festival d'Avignon et en 2009, *Ciseaux, papier, caillou* de Daniel Keene au Théâtre national de la Colline.

En 2010, elle adapte et met en scène *Les Vagues* de Virginia Woolf d'abord au Studio-Théâtre de Vitry puis en 2011 au Théâtre national de la Colline où elle est artiste associée.

En 2014, elle met en scène avec Daniel Jeanneteau *Trafic* de Yohann Thommerel au Théâtre national de la Colline.

En 2017, elle adapte et met en scène *La Pomme dans le noir*, d'après *Le Bâtitteur de ruines* de Clarice Lispector à la MC93 de Bobigny, puis présenté notamment au TNS.

De 1998 à 2007, elle est intervenante à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs en section scénographie. De 2008 à 2012, elle dirige le Comité de lecture du Studio-Théâtre de Vitry. Actuellement, elle intervient à l'ENSATT et à l'École du Nord de Lille. Elle est également membre du Comité de lecture du Théâtre national de la Colline

Pierre-François Garel **Comédien**

Il entre au CNSAD en 2006 où il suit l'enseignement de Dominique Valadié, Andrzej Seweryn, Nada Strancar, Caroline Marcadé, Cécile Garcia Fogel, Yann-Joël Collin. Il y joue notamment Leontes dans *Le Conte d'hiver* de Shakespeare sous la direction de ce dernier. En 2008, il met en scène *Les Priapées* une proposition autour de la littérature érotique. À la demande de la chorégraphe Caroline Marcadé, il écrit et co-met en scène *Antigone-Paysage* présenté au théâtre du CNSAD.

En 2009, il joue dans *Cœur Ardent* sous la direction de Christophe Rauck et dans *La Farce* de Maître Pathelin dans une mise en scène de Daniel Dupont.

En 2010, il joue dans *Baïbars, le Mamelouk qui devint sultan* mis en scène par Marcel Bozonnet, et dans *Macbeth* mis en scène par Éric Massé.

En 2011-2012, il joue dans *Pylade* de Pier Paolo Pasolini mis en scène par Damien Houssier, *Théâtre à la campagne* de David Lescot, mis en scène par Sara Llorca et dans *Salle d'Attente* mis en scène par Krystian Lupa et librement inspirée de *Catégorie 3.1* de Lars Noren.

En 2012-2013, il joue dans *Les Serments Indiscrets* de Marivaux, mis en scène par Christophe Rauck puis dans *Perturbation* d'après Thomas Bernhard, deuxième création francophone de Krystian Lupa. En 2014, il joue le rôle d'Hippolyte dans *Phèdre* de Racine, mis en scène de Christophe Rauck.

En 2015, il joue sous la direction de René Loyon dans *La Demande d'emploi* de Vinaver et dans *Qui a peur de Virginia Woolf ?* d'Edward Albee, mis en scène par Alain Françon.

En 2016-2017, il joue dans *La Cerisaie* de Tchekhov sous la direction de Yann-Joël Collin, *Iphigénie en Tauride* de Goethe, mis en scène par Jean-Pierre Vincent puis dans *Tartuffe, Nouvelle ère* par Eric Massé.

En 2018, il joue dans *La Pomme dans le noir*, d'après Clarice Lispector, mis en scène de Marie-Christine Soma et en 2019, il retrouve Alain Françon pour *Le Misanthrope*.

Au cinéma, il participe au film de Mia Hansen Løv, *Eden* et à la télévision, à la nouvelle série diffusée sur Arte, *Trepalium*. Depuis 2010, il enregistre régulièrement des livres audio pour les éditions Thélème, Audible et Gallimard.

Mathieu Lorry-Dupuy **Scénographe**

Mathieu Lorry-Dupuy se forme à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de 2000 à 2004, il y étudie la photographie, le graphisme, le design tout en se consacrant principalement à la scénographie.

Durant deux saisons, il est assistant scénographe au bureau d'études du Festival International d'art lyrique d'Aix-en-Provence. Il collabore aux productions : *Das Rheingold* (par Simon Rattle et Stéphane Braunschweig), *La Périchole* (par Julie Brochen), *Così fan tutte* (par Patrice Chéreau), *La Clemenza di Titto* (par Lukas Hemleb), *Il Barbiere di Siviglia* (par David Radok).

En 2004, il rencontre Bob Wilson et participe à différents projets élaborés au Watermill Center aux Etats-Unis ainsi qu'au tournage de « *Vidéo Portraits* » signés par l'artiste.

Depuis 2006, il travaille essentiellement comme scénographe : *Crave* pour Thierry Roisin, *Chez les Nôtres* pour Olivier Coulomb, *Et pourtant ce silence ne pouvait être vide...* pour Michel Cerda, *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra de Montpellier pour Jean-Yves Courégelongue, *Beyrouth Hôtel* pour Niels Arestrup.

Récemment, il crée les scénographies du *Cerceau* et de *Pornographie* pour Laurent Gutmann, de *Mô* pour Alain Béhar, du *Banquet*, de *Jours Souterrains*, *La Vie est un rêve*, *Yvonne*, *Princesse de Bourgogne* et *La Dispute* pour Jacques Vincey, des *Vagues* et *La Pomme dans le noir* pour Marie-Christine Soma. Il travaille également pour le chorégraphe Salia Sanou (*Clameur des Arènes*, *Du désirs d'horizons*, *Multiple-s* présenté à Avignon en 2019), pour le metteur en scène Jean-Pierre Baro (*Gertrud*), ou encore Gurshad Shaheman (*Pourama Pourama*).

Sabine Siegwalt **Costumière**

Après des études d'histoire de l'art, elle s'engage dans le travail de réalisation puis de conception de costumes pour le théâtre et le cinéma.

Elle crée les costumes et les scénographies de compagnies de théâtre telles que la Compagnie “Le Fil Rouge Théâtre”, la Compagnie “Pour Ainsi Dire”, la Compagnie “Est Ouest Théâtre”. Elle crée les costumes des mises en scène de François Rancillac (sur plus de onze spectacles et dernièrement sur *Les Hérétiques*), Valère Novarina, Jean-Pierre Laroche, Marie-Christine Soma, Blandine Savetier, Guy-Pierre Couleau, Jean-Yves Ruf, Thierry Roisin, Michel Froelhy, Alain Fourneau, Ricardo Lopez Munoz, ou encore Claude Buchvald.

Sylvain Jacques

Créateur son

Sylvain Jacques est comédien, musicien et compositeur. Après des études et l’obtention d’un diplôme de chef opérateur à New York University en 1993, il développe à LA FORGE, collectif d’artistes à Belleville, un travail photographique et pictural.

Comme comédien, il joue au cinéma dans *Ceux qui m’aiment prendront le train*, et *Son frère* de Patrice Chéreau, et avec d’autres réalisateurs comme Patrice Martineau, Brigitte Coscas, Martine Dugowson et Olivier Assayas.

Il joue au théâtre le rôle d’Hyppolyte dans *Phèdre* de Racine, mis en scène par Luc Bondy.

Il compose de la musique pour le théâtre depuis 1999. Il collabore depuis 15 ans avec la metteuse en scène allemande Christina Paulhofer, ainsi qu’avec Thierry de Peretti (*Les Larmes amères de Petra Von kant*, *Richard II*, *Le retour au Désert*, *Le Jour des meurtres dans l’histoire d’Hamlet*, *Valparaiso*), Michèle Foucher (*Avant-Après*), Michael Serre (*L’impasse*, *I am what I am*), Renate Jett (*Quartett*, *Les Bacchantes*), Gianni Schneider (*L’Avere*, *En attendant Godot*), Charles Berling (*Dans la solitude des champs de coton*), Lucie Berelowitsch (*Juillet*, *Un soir chez Victor H*, *Lucrèce Borgia*, *Antigone*, *Le Livre de Dina* et *Rien ne se passe jamais comme prévu*), ou encore Jean-Louis Martinelli (*Nénesses*, *Ils n’avaient pas prévu qu’on allait gagner*).

Pierre Martin

Créateur vidéo

Après des études de littérature contemporaine et de journalisme, Pierre Martin devient créateur vidéo pour le spectacle vivant. Son travail se concentre sur la relation entre texte et image, notamment dans le cadre du design graphique.

Avec la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur et le metteur en scène Julien Gosselin, il crée la vidéo des *Particules élémentaires* (Avignon, 2013), de *2666* (Avignon, 2016) et de la trilogie Don DeLillo (Avignon, 2018). Il travaille également avec Tiphaine Raffier (*La Chanson*, *Dans le Nom* et *France-fantôme*) et Ted Huffman pour des opéras à Londres (*4.48 Psychosis*), Amsterdam et Philadelphie (Denis & Katya). En 2019, il participe à la création de *Falling Man* avec les acteurs de l’Internationaal Theater Amsterdam. En 2020, il signe la vidéo de *La Faculté des rêves*, mis en scène par Christophe Rauck au Théâtre du Nord.

Il a également réalisé deux films *La Science & l’Hypothèse* et *Relativité générale*, et prépare actuellement un moyen-métrage. Avec trois musiciens, il a fondé Club Sombre, collectif musical et vidéo traitant de collapsologie et de fin du monde.

Marie-Christine Soma signe une adaptation magnifique d'un roman de Tristan Garcia. Portée par le souffle romanesque du texte, Marie-Christine Soma a trouvé la tonalité juste pour donner corps à ce conte philosophique. Une question de direction d'acteur : avec une infinie délicatesse, Pierre-François Garel narre son histoire pendant plus de deux heures, traverse tous les états émotionnels imaginables et se pose mille questions éthiques, mais sa performance n'est jamais prétentieuse. On sort de là épuisé.e-s mais ravi.e-s, avec l'étrange sentiment que ce grand roman de SF a été écrit pour la scène.

Igor Hansen-Love, Les Inrocks.com, le 23 novembre 2020

S'emparant de la septième nouvelle du roman 7 de Tristan Garcia, la metteuse en scène Marie-Christine Soma interroge la capacité de chacun à changer le monde, la fatalité, la force de l'individu face à la masse. Conte métaphysique autant que récit d'anticipation, *La Septième* tire aussi sa force troublante de l'intensité de jeu de Pierre-François Garel.

Dans un décor signé Mathieu Lorry-Dupuy, basique, sommaire, le comédien incarne avec justesse les différents caractères d'un même personnage. Il capte, avec rien d'autre que sa présence solaire autant que ténébreuse, l'attention de bout en bout, sans jamais la relâcher. Humain, sensible, presque banal, il est l'essence même de cette oeuvre.

Olivier Frégaville-Gratin d'Amore, Transfuge, le 18 novembre 2020

Impeccablement dirigé par Marie-Christine Soma, le comédien épate. Il a un naturel, une présence, une voix. Seul en scène deux heures durant, il nous raconte ses nombreuses résurrections. Et on ne s'ennuie pas ? Non.

Mathieu Perez, Le Canard enchaîné, le 19 novembre 2020



maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny